

Le voyage, c'est les autres

Jean-Philippe Lehoux

Number 150 (1), 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71610ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lehoux, J.-P. (2014). Le voyage, c'est les autres. *Jeu*, (150), 57–59.

Le voyage, C'EST LES AUTRES

Jean-Philippe Lehoux



L'auteur et globe-trotteur croyait avoir frappé son Waterloo à Normal, en Illinois – une ville remarquablement dépourvue d'attraits touristiques. Mais il s'est immiscé pendant un mois dans la vie quotidienne de ses habitants, et Normal s'est ouverte à lui. Récit de voyage.



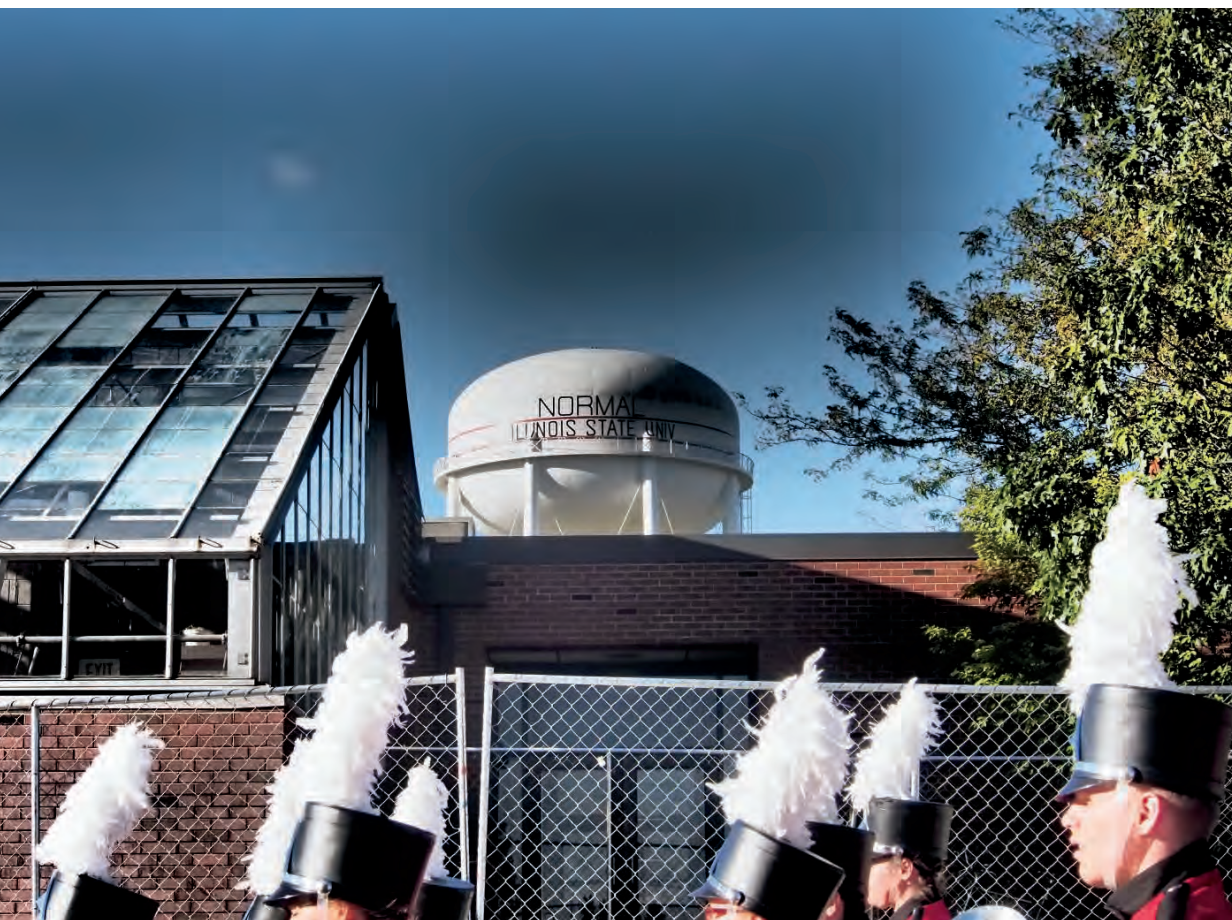
CI-DESSUS : Bob Connelly (professeur à la retraite) et Jean-Philippe Lehoux à Normal (Illinois).

En tant qu'auteur, on cherche à se surprendre et à surprendre le monde pendant qu'il vaque à ses occupations. On ne peut pas rester dans nos tours d'ivoire. Voilà pourquoi mon principal moteur d'écriture a toujours été le voyage. Au printemps 2013, j'ai proposé un projet intitulé *Les Contournables* au Théâtre la Licorne, où je suis auteur en résidence. Le public devait me proposer des destinations non touristiques, pas difficiles d'accès, mais toujours... contournables. J'ai reçu près de 500 suggestions. Ma promesse : écrire un spectacle à partir du voyage réalisé à l'endroit qui aurait obtenu le plus de votes. La ville de Normal, en Illinois, a terminé au premier rang, juste devant Koweït City. En septem-bre 2013, j'y suis donc allé pendant près d'un mois, pour interroger notre rapport à l'aventure à l'heure où tout lieu est atteint en un clin d'œil.

Voyager à Normal, c'est un peu comme retourner dans les ligues mineures du tourisme. Il n'y a pas de jolis monuments ou d'histoires à vendre en tours guidés. Il n'y a que des quartiers résidentiels, deux rues commerçantes, une université (Normal tient son nom de l'Illinois State Normal University, qui fut fondée en 1857), beaucoup d'églises, des champs de maïs et un Walmart. Pour toutes ces raisons, il y a moins de touristes qu'en Somalie. Mais les premiers jours, je ne m'en pète pas les bretelles. Je dors au Motel 6, je ne connais encore personne, j'erre sur mon vélo pourri, je mange de la *junk food*, je me sens surtout incapable d'inventer l'aventure. J'en chie plus ici qu'en Syrie. Normal est mon Waterloo : je ne sais pas comment voyager quand le voyage ressemble à Hochelaga-Maisonneuve.

Je me mets alors à regarder ce qu'il y a d'écrit à la craie sur les rues du campus universitaire. Ces babillards éphémères qui s'effacent à la première pluie seront ma principale source d'informations : clubs sociaux, parade municipale, événement chez les évangélistes, etc. Cela me permettra de m'immiscer. Pen-dant 23 jours (moins les premiers de paralysie touristique), je deviens un serpent. Les Congolais se regroupent au Coffeehouse ? Je m'immisce à leur table. On pige des sujets et on parle. Quel genre de femmes aimez-vous ? Êtes-vous croyants ? Je joue le jeu, et on m'accueille comme un frère. Un barbecue d'une fraternité latino-américaine ? Je m'immisce. On y danse des danses en ligne superbes pendant que je bois un Dr Thunder (Dr Pepper version Walmart, dégueulasse) et mange de la polenta en

discutant avec le seul Blanc de la place, mais je passe un 5 à 7 étonnant. La faculté française de l'Université, le groupe de discussions libertariennes, les *tailgates* de football collégial, les messes baptistes, les *open-mic*, les classes d'essai de taekwondo... Je vous le dis : un serpent. Malgré ma timidité, je réussis à entrer un peu plus au cœur de la vie locale. Je médite plusieurs jours au pied d'un autel bouddhiste qu'un homme a construit dans sa chambre, je me saoule avec des agents d'assurances, je demeure peut-être même un peu trop longtemps chez un couple : leur chat vient faire caca dans mon lit pour me dire qu'il serait peut-être temps d'y aller... Normal s'ouvre. Et je passe tellement de temps à l'observer que je finis par presque tout connaître de ses courbes imparfaites.



Je sais que le facteur siffle des opéras à la perfection.

Je sais que le train passe à 9 h 12.

Je sais que les premiers mardis du mois une alarme retentit à 11 h pour simuler le passage d'une tornade et que tout le monde s'en fout.

Je sais qu'au coin des rues School et Mulberry, les jours où les Red Birds disputent un match, des étudiants insultent les passants de leur balcon.

Je sais qu'il y a un vinyle de Noël oublié dans un étang du parc Hidden Creek et qu'il sera probablement encore là dans 10 ans.

Je sais qu'il y a un autiste très gentil qui pratique ses percussions pour le *marching band* en se regardant dans les vitrines des commerces (ne pas sursauter quand on mange à une table proche d'une fenêtre).

Je sais qu'un adolescent se promène toujours avec un « coussin péteur » et surprend les gens en simulant la flatulence maudite (c'est moi qui l'ai surpris la dernière fois, en pétant plus vite que lui).

Je sais que celle là-bas qui se ronge les ongles était un homme avant, qu'elle est née en Estonie et que l'apprentissage du français à Paris l'a libérée, mais qu'elle ne comprend pas pourquoi le mot « victime » est toujours féminin.

Je sais que vers 16 h, tous les jours ou presque, des amants stationnent leurs VUS noirs et s'embrassent dans le cimetière Holy Cross et que le 30 septembre 2013 à 16 h 14, ils m'ont vu les regarder alors que je me cachais de façon peu subtile derrière le *memorial* pour les fœtus avortés.

Ce que je ne sais pas encore, c'est à quel point ce voyage *pas excitant du tout* m'a changé. Comme beaucoup d'auteurs, je me plais souvent à m'imaginer « poète des voix oubliées » : à travers mon projet « essentiel », des gens d'une ville ignorée pourrait « enfin » s'exprimer. Ouin. Je connais maintenant un peu mieux la valeur de ma banalité. Mon ennui à Normal n'était pas dû à Normal. La faute revient à ma prétention et à mon manque de courage à aller vers les autres. Dès que je me suis avoué que c'est *moi* qui avais besoin d'eux et non le contraire, que je me suis *botté l'cul* pour créer une communauté avec des Congolais, des *couchsurfers* et d'autres devenus amis qui m'ont sorti du Motel 6 pour m'offrir un lit et des soirées d'enivrement, j'ai compris qu'il est possible de voyager n'importe où, même dans nos villes ordinaires, à condition d'accepter ce que nous sommes individuellement, c'est-à-dire pas grand-chose. Alexandre Poussin, le Français qui a traversé l'Afrique à pied, disait que la marche lui avait appris au moins une chose : l'humilité. L'humilité de dire : j'ai besoin de toi, même si c'est toi le plus pauvre. Cette fois-ci, c'est toi qui seras l'ONG et moi l'homme vulnérable.

Le voyage, c'est les autres. Et la vraie aventure n'est peut-être pas de prouver qu'on peut survivre aux pires conditions. Elle n'a rien à voir avec la distance géographique. Elle est peut-être simplement cet acte d'humilité qui consiste à faire la paix avec notre vie d'antihéros, pour redécouvrir patiemment ceux qui en font partie à nos côtés. Comme Normal, ce n'est pas très *glamour*, mais le jeu en vaut la chandelle. ●